

MARGUERITE DURAS

**Les petits
chevaux
de Tarquinia**

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon – 1992, Gallimard).
- LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
- UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard).
- LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
- LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
- DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *suivi de* LE BOA – MADAME DODIN – LES CHANTIERS (1954, *récits*, Gallimard).
- LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
- MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
- LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre*, Gallimard).
- DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard).
- HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues*, Gallimard).
- UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
- L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit*, Gallimard).
- LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard).
- THÉÂTRE I : LES EAUX ET FORÊTS – LE SQUARE – LA MUSICA (1965, Gallimard).
- LE VICE-CONSUL (1965, *roman*, Gallimard).
- LA MUSICA (1966, *film*, coréalisé par Paul Seban, distr. Artistes associés).

Suite de la bibliographie en fin de volume

**LES PETITS CHEVAUX
DE TARQUINIA**

MARGUERITE DURAS

LES PETITS
CHEVAUX
DE TARQUINIA

nrf

GALLIMARD

© *Editions Gallimard, 1953.*

Extrait de la publication

à
Ginetta et Elio

CHAPITRE PREMIER

Sara se leva tard. Il était un peu plus de dix heures. La chaleur était là, égale à elle-même. Il fallait toujours quelques secondes chaque matin pour se souvenir qu'on était là pour passer des vacances. Jacques dormait toujours, la bonne aussi. Sara alla dans la cuisine, avala un bol de café froid et sortit sur la véranda. L'enfant se levait toujours le premier. Il était assis complètement nu sur les marches de la véranda, en train de surveiller à la fois la circulation des lézards dans le jardin et celle des barques sur le fleuve.

— Je voudrais aller dans un bateau à moteur, dit-il en voyant Sara.

Sara le lui promit. L'homme qui avait un bateau à moteur, celui dont parlait l'enfant, n'était arrivé que depuis trois jours et personne ne le connaissait encore très bien. Néanmoins Sara promit à son enfant de le faire monter dans ce bateau. Puis elle alla cher-

cher deux brocs d'eau dans la salle de bains et elle le doucha longuement. Il avait un peu maigri et il avait l'air fatigué. Les nuits ne reposaient personne, pas même les enfants. Les premiers brocs vidés il en réclama d'autres puis encore d'autres. Elle alla les chercher. Il riait sous l'eau fraîche, ressuscité. Une fois que ce fut fait, Sara voulut le faire déjeuner. Ici les enfants n'étaient jamais très pressés de manger. Celui-ci aimait le lait et le lait, ici, tournait dès huit heures du matin. Sara fit du thé léger et l'enfant le but machinalement. Il refusa de manger quoi que ce soit et se remit à son guet des barques et des lézards. Sara resta un moment à côté de lui, puis elle se décida à aller réveiller la bonne. La bonne grogna, sans bouger. Cela s'expliquait comme le reste, à cause de la chaleur, et Sara n'insista pas plus que pour faire manger l'enfant. Elle se doucha, s'habilla d'un short et d'une chemisette puis, comme ils étaient en vacances, elle n'eut rien d'autre à faire que d'attendre, assise à côté de l'enfant sur les marches de la véranda, l'arrivée de leur ami Ludi.

Le fleuve coulait à quelques mètres de la villa, large, décoloré. Le chemin le longeait jusqu'à la mer qui s'étalait huileuse et grise, au loin, dans une brume couleur de lait. La seule chose belle, dans cet endroit, c'était le fleuve. L'endroit par lui-même, non. Ils y étaient venus passer leurs vacances à cause de

Ludi qui lui, l'aimait. C'était un petit village au bord de la mer, de la vieille mer occidentale la plus fermée, la plus torride, la plus chargée d'histoires qui soit au monde et sur les bords de laquelle la guerre venait encore de passer.

Ainsi, il y avait trois jours de cela, exactement trois jours et une nuit, un jeune homme avait sauté sur une mine, dans la montagne, au-dessus de la villa de Ludi.

C'était le lendemain de l'accident que l'homme qui possédait ce bateau était arrivé à l'hôtel.

Trente maisons au pied de cette montagne, le long du fleuve, séparées du reste du pays par un chemin de terre de sept kilomètres de long qui s'arrêtait là, au bord de la mer. Voilà ce qu'était cet endroit. Les trente maisons se remplissaient chaque année d'estivants de toutes nationalités, de gens qui avaient ceci en commun que c'était la présence de Ludi qui les attirait là et qu'ils croyaient tous aimer pareillement passer leurs vacances dans de tels endroits, si sauvages. Trente maisons et le chemin macadamisé seulement sur cent mètres, le long des trente maisons. C'était ce que disait aimer Ludi, ce que disait ne pas détester Jacques, que ça ne ressemble à rien, que ce soit si isolé et sans espoir d'être jamais agrandi à cause de la montagne trop à pic et trop proche du fleuve, et c'était ce que disait ne pas aimer Sara.

Ludi y venait avec sa femme, Gina, depuis douze ans. C'était même là qu'il l'avait connue, il y avait plus de douze ans de cela.

— Les bateaux à moteur, dit l'enfant, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde.

Il n'y avait que l'homme qui était venu ici par hasard, et non pas pour Ludi. Un matin il s'était amené dans son hors-bord.

— Un jour on ira sur ce bateau, dit Sara.

— Quand ?

— Bientôt.

L'enfant était en nage. L'été était torride dans toute l'Europe. Mais c'était ici qu'ils le subissaient tous, au pied de cette montagne qui était trop proche, asphyxiante, trouvait Sara. Elle avait dit à Ludi :

— Je suis sûre que même l'autre rive doit être plus fraîche.

— Il y a douze ans que je viens ici, tu n'y connais rien, avait dit Ludi.

Jacques n'avait pas d'avis quant à la différence entre les deux rives. Pour Sara, il était évident qu'un vent frais devait y souffler toutes les nuits. L'autre rive était en effet plate pendant vingt kilomètres, jusqu'aux montagnes d'où étaient arrivés le lendemain de l'accident les parents du démineur.

Elle alla chercher de l'eau et mouilla le front de l'enfant. Il se laissa faire avec bonheur. Depuis trois jours, depuis l'accident, Sara évitait d'embrasser son enfant. Elle finissait de l'habiller lorsque Ludi arriva. Il était alors un

peu plus de onze heures. Jacques dormait toujours et la bonne aussi. Dès l'arrivée de Ludi, l'enfant changea de jeu. Il se mit à faire des pâtés à l'endroit où elle venait de le baigner.

— Bonjour, dit Ludi, je suis venu te faire une petite visite.

— Bonjour, Ludi, tu devrais aller réveiller Jacques.

Ludi prit l'enfant dans ses bras, lui mordit l'oreille, le reposa par terre et alla dans la chambre de Jacques. Aussitôt rentré il ouvrit les volets.

— A quelle heure tu te baigneras si tu ne te lèves pas maintenant ?

— Tu parles d'une chaleur, dit Jacques.

— Il fait moins chaud qu'hier, dit Ludi, très affirmatif.

— Quand tu finiras de te foutre de la gueule des gens.

Ludi ne souffrait pas de la chaleur, pas plus qu'un figuier, que le fleuve. Il laissa Jacques se réveiller et sortit jouer avec l'enfant. Sara se leva et se coiffa. Ludi parlait des charmes des bateaux à moteur qui vont aussi vite que les automobiles. Lui aussi il avait très envie d'aller sur le bateau de l'homme, comme l'enfant. En l'entendant, tout à coup, Sara se souvint de ce que Ludi avait dit d'elle. Il y avait maintenant huit jours de cela. Jacques le lui avait répété un soir à propos d'une dispute. C'était le lendemain de cette dispute insignifiante — sauf en ceci que c'était à son occa-

sion qu'elle avait appris ce que Ludi avait dit d'elle — que l'accident était arrivé dans la montagne. Elle n'avait pas eu, avant ce matin, le loisir de penser aux paroles de Ludi à son propos. A cause de l'accident dans la montagne, et peut-être aussi à cause de l'arrivée de l'homme et de son bateau.

— Tu viens te baigner avec nous ? demanda Ludi.

— Je ne sais pas. Au fait, ils sont toujours dans la montagne ?

Pendant deux jours et trois nuits les parents du démineur avaient rassemblé les débris du corps de leur enfant. Pendant deux jours ils s'étaient entêtés, croyant toujours qu'il en restait encore. Depuis hier seulement ils ne cherchaient plus. Mais ils n'étaient pas encore partis, on ne savait pas très bien pourquoi. Les bals avaient cessé. La commune portait le deuil. On attendait qu'ils s'en aillent.

— Je n'y suis pas encore allé, dit Ludi, mais je sais par Gina qu'ils sont toujours là. Je crois que ce qu'il y a c'est qu'ils refusent de signer la déclaration de décès. La mère, surtout. Il y a trois jours qu'on lui demande de la signer, elle ne veut pas en entendre parler.

— Et elle ne dit pas pourquoi ?

— Il paraît que non. Pourquoi tu ne viens pas te baigner avec le petit ?

— La chaleur, dit Sara. Et ce chemin idiot, sans un seul arbre jusqu'à la plage. Je ne peux

plus le supporter. Il me dégoûte, je ne peux plus le supporter.

Ludi baissa les yeux et alluma une cigarette sans répondre.

— Le seul arbre qu'il y avait, continua Sara, c'est celui de la place. Ils ont trouvé le moyen d'en couper toutes les branches. Dans ce pays, il est clair qu'ils ne supportent pas les arbres.

— Non, dit Ludi, c'est le macadam qui l'a tué, je te l'ai déjà dit. L'arbre est mort lorsqu'on a macadamisé la route.

— Le macadam n'a jamais tué aucun arbre, dit Sara.

— Si, dit sérieusement Ludi, c'est vrai. Je suis d'accord avec toi qu'ici ce n'est pas un pays spécialement pour les arbres. Pour les figuiers, oui, et aussi les oliviers, pour les petits lauriers, oui encore, pour les petits arbres de la Méditerranée, oui, mais pour les autres comme tu les voudrais, non, le pays, c'est trop sec. Mais c'est la faute de personne.

A son tour, Sara ne répondit pas. Jacques se levait. Il était dans la cuisine et buvait son café froid.

— Je bois le café et je viens, dit-il à Ludi.

— Remarque, continua Sara, peut-être que le macadam tue les arbres, c'est possible, mais alors il ne fallait pas en mettre au pied de cet arbre.

— Ils ne savaient pas. Les gens, c'est ignorants, par ici.

Ils restèrent un moment sans rien se dire.

L'enfant les écoutait. Il s'intéressait aussi aux arbres.

— J'ai vu le type dans son bateau, dit Ludi. Il le nettoyait, le nettoyait, là juste devant l'hôtel.

Sara se mit à rire.

— Mais c'est vrai que j'aimerais me promener dans ce bateau, dit Ludi en riant mais pas tout seul, avec vous tous. Il ajouta : Au fait, maintenant, on le connaît ce type. Hier soir il s'est amené aux boules, comme ça tout d'un coup, il a joué avec nous.

— Et alors ? Tu lui as parlé de son bateau ?

— Quand même, dit Ludi, on vient juste de faire connaissance.

— Moi, dit l'enfant, je vais me baigner avec papa et Ludi.

— Non, dit Sara, j'aimerais mieux que tu n'y ailles pas ce matin.

— Pourquoi ? demanda Ludi.

— La chaleur.

— J'irai, dit l'enfant.

— Le soleil, c'est bon pour les enfants, ils le supportent très bien, dit Ludi.

— C'est vrai que j'exagère, tu iras si tu veux, dit-elle à l'enfant, tu feras ce que tu veux.

Sara avait pour Ludi une amitié telle qu'elle était toujours disposée à le croire, dans tous les cas. L'enfant la regardait, incrédule.

— Tu iras si tu veux, répéta-t-elle. Comme vous voudrez tous.

La bonne sortit de la maison. Elle se frotta les yeux énergiquement et dit très aimablement bonjour à Ludi. Les hommes l'émouvaient toujours, comme les chats, le lait.

— Bonjour, monsieur Ludi.

— Bonjour. Qu'est-ce que vous vous levez tard dans cette maison.

— Impossible de fermer l'œil avec la chaleur, alors forcément, on dort le matin.

Elle alla dans la cuisine et, à son tour, se servit de café froid. Jacques se douchait dans la petite salle de bains au fond du couloir. Ludi, assis sur les marches de la véranda, regardait ostensiblement le fleuve. Sara était assise à côté de lui et fumait, tout en regardant ce fleuve elle aussi. L'enfant fouillait dans les herbes du jardin pour essayer d'attraper un lézard.

— Alors, il joue bien aux boules ? demanda Sara.

— Pas très bien. Mais je trouve qu'il est sympathique. Un peu... froid... comme ça, un peu silencieux, mais sympathique.

La bonne apparut à la fenêtre de la cuisine.

— Alors, qu'est-ce qu'on mange à midi ?

— Je ne sais pas, dit Sara.

— Si vous ne savez pas, c'est pas moi qui saurais.

— On va à l'hôtel, cria Jacques de la salle de bains, moi je ne mange pas ici.

— C'était pas la peine de m'emmener en vacances, alors, dit la bonne. Et lui ?

Elle montra l'enfant.

— Il mangera ici, cria Jacques.

— Non, dit l'enfant, je vais au restaurant avec les grands.

— Peut-être qu'on peut l'emmener, dit Ludi.

Ludi aimait beaucoup l'enfant.

— Non, dit Jacques, je veux qu'on mange tranquille.

— Vous lui achèterez du foie de veau, dit Sara ; des tomates.

— Foie de veau, dit la bonne, comment est-ce que ça se dit par ici ?

— *Fegato di vitello*, dit Ludi en riant.

Ludi riait facilement, Jacques était pareil.

— Jamais j'y arriverai, dit la bonne, avec leur parler de par ici. Faut que vous me l'écriviez.

— *Fegato di vitello*, répéta Ludi, je vais l'écrire.

La bonne vint sur la véranda avec un papier et un crayon qu'elle tendit à Ludi.

— C'est où que vous prenez la viande, vous autres ? demanda Ludi.

— Je ne sais pas, dit Sara.

— Chez le charcutier, dit la bonne. Elle est meilleure que ce dingo qui a donné la caisse à savon aux parents du démineur.

Jacques sortit de la salle de bains, les cheveux mouillés, torse nu.

MARGUERITE DURAS

**Les petits chevaux
de Tarquinia**

C'est l'été. Les vacances. On est sur une petite plage de la Méditerranée. On se baigne, on se promène, on parle. On s'ennuie. Même l'horrible sort des démineurs qui sautent tout près de là sur les mines n'arrive pas à faire oublier la chaleur et l'ennui. On fait donc des projets de voyage. En particulier celui de visiter la nécropole étrusque de Tarquinia. Tarquinia est entourée de collines d'où on domine la mer. Les tombes sont décorées de fresques admirablement conservées et d'une extraordinaire fraîcheur. Celle « des petits chevaux », paraît-il, est belle et fraîche entre toutes.

Tarquinia est loin cependant. Et il doit y faire tout aussi chaud... Rien de difficile comme de mettre sur pied ces projets de voyage.

Pourtant il faut bien en sortir. Heureux ceux qui y parviennent.

nrf



53-X A 22095

ISBN 2-07-022095-8

Extrait de la publication

9 782070 220953